

Platine

Janvier 97
n° 37

Platine

Dave

Doriand

Juliette

Michèle Torr

Dany Brillant

Ginette Reno

Marc Lavoine

Eddie Barclay

Maxime Le Forestier

ETIENNE

DAHO

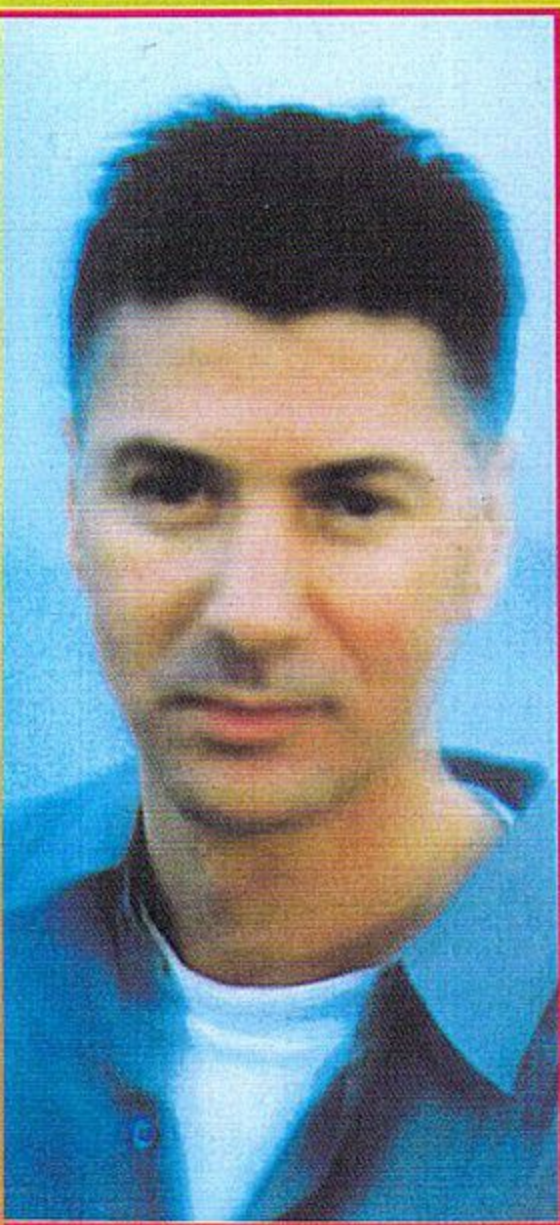
La Pop Story

L 5313 - 37 - 35,00 F



Etienne

A la tienne,



Ci-dessus et ci-contre :
en 1996

Un an après sa "Résurrection", celui qui a représenté toute une génération de "jeunes gens modernes", nage aujourd'hui dans les eaux claires de l'"Eden". Loin de s'endormir sur son image de leader de la pop française, le Daho nouveau confirme avec élégance son éclectisme légendaire et son goût pour les paradoxes. Une telle réussite, ça se fête, non ?

On te dit rennais, mais tu es né à Gran...

Oui, mon père y travaillait dans l'armée. Pendant la guerre, mes sœurs et moi avons été placés chez nos grands-parents en bord de mer. Des moments paradisiaques alternaient avec des moments d'horreur absolue. En rentrant de l'école, on enjambait des cadavres. Ce climat chaotique et d'insécurité m'a poursuivi très longtemps. Je suis parti en catastrophe avec une tante pour Reims, où j'ai dû m'adapter à un nouvel environnement. Il faisait froid, mon niveau scolaire n'était pas très bon, étant allé à l'école de façon irrégulière pendant la guerre. Puis, ma mère et une de mes sœurs nous ont rejoints et nous sommes allés habiter Rennes en 1965.

Enfant, quels étaient tes goûts musicaux ?

Mes grands-parents tenaient une "crémèrie", une sorte d'épicerie-bar. On m'y voit d'ailleurs devant un juke-box dans le livret de *Mythomane* (1981), mon premier album. Je me rappelle que je twistais tout le temps. On me mettait sur le bar et j'étais devenu l'attraction du coin. J'allais même demander des pièces de 20 centimes aux

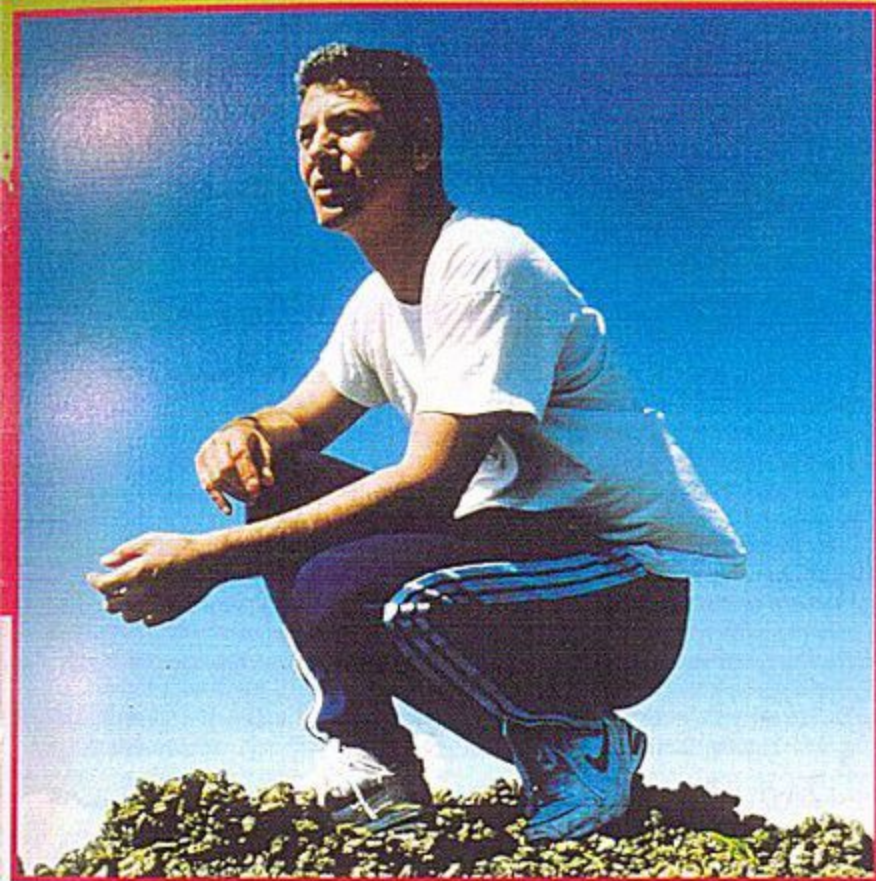
clients installés en terrasse pour pouvoir passer des disques. J'ai tout de suite eu le coup de foudre pour la voix de Françoise Hardy avec *C'est à l'amour auquel je pense*. Et aussi Sheila, Claude François, Sylvie Vartan, Marie Laforêt et tous les yéyés. Brassens, lui, me faisait peur avec ses moustaches. Je suis resté très attaché aux chanteurs des sixties en souvenir de cette période. Il paraît que tout petit, j'avais une mémoire visuelle étonnante et que je repérais les disques à leur pochette. Mon premier disque préféré a été un disque de valses de Strauss, avec une pochette incroyable où les robes des femmes étaient recouvertes d'un vernis. (Rires.) Il faut dire que j'ai été élevé dans une ambiance de musique : mon père était fana de jazz et ma mère, de Presley et Sinatra.

Etudiant en fac d'anglais, tu as organisé un concert avec les Stinky Toys (Elli et Jaeno) et Marquis de Sade à Rennes. Comment as-tu monté ce projet ?

J'avais 18 ans. Je traînais beaucoup avec Hervé Bordier qui organisait les Transmusicales et qui a été l'élément moteur de la scène rennaise par la suite.

Daho Eden !

Par
Eric Chemouny



Avec deux amis, on avait monté une association dans le but d'organiser des spectacles. Marquis de Sade étaient des amis. Je les côtoyais de près et ils n'exerçaient pas de fascination sur moi. En revanche, j'étais tombé amoureux d'Elli Medeiros. J'ai écouté les deux premiers albums des Stinky Toys pendant deux ans en boucle. J'ai donc voulu organiser ce concert pour enfin voir mes idoles. Un bide total : soixante-dix entrées payantes ! C'était le 20 décembre 1978. Après le concert, ils sont venus dans le petit appartement sans chauffage que je me payais en étant surveillant dans un internat. Il neigeait et faisait si froid que j'avais allumé toutes les sources de chaleur : le grille-pain, le four... (Rires.) Le lendemain, nous sommes allés acheter des pommes avec Elli, comme si

on se connaissait depuis toujours. Comme je le présentais, ce fut le début d'une histoire d'amitié et d'amour. Ce jour-là, j'ai eu envie de commencer à écrire des chansons. Leur rencontre m'y a encouragé. On aimait les mêmes choses, ce mélange de rock et de chanson française. Ma première chanson, très mauvaise, s'appelait Moderne : une sorte d'anticipation de ces jeunes gens modernes, comme on nous a appelés plus tard.

Te rappelles-tu ton premier passage aux Transmusicales de Rennes (1979) ?

La première fois, je faisais partie d'un groupe de musiciens de Rennes : Les Deux Fils dénudés de la dynamo. Je ne sais plus pourquoi, mais j'ai quitté la scène après un couplet. (Rires.) Puis en 1980,

j'y suis repassé sous le nom d'Etienne Daho Junior. J'y ai chanté cinq chansons. J'étais si timide que j'ai eu le hoquet pendant les vingt-cinq minutes de concert. Pourtant, j'ai eu plein de papiers élogieux dans Best, Rock'n'Folk, Actuel...

Quel rôle a joué Franck Darcel à tes débuts ?

J'avais fait une première maquette de neuf chansons, enregistrées approximativement sur un magnétophone, et qui circulait en pirate. Elli et Jacno l'ont écoutée et m'ont encouragé à persévérer. J'avais dessiné un petit logo pour envoyer la cassette aux maisons de disques. Je suis allé voir Ariola, la maison de disques de Lio avec laquelle j'avais une affinité évidente. Je me suis fait jeter. Comme Marquis de Sade venait de splitter, Franck avait du temps et il m'a proposé de refaire ces maquettes. Pour pouvoir me les payer, je travaillais jour et nuit : DJ le soir et vendeur de disques le jour. Plusieurs petits labels comme Celluloïd ont été intéressés. A l'époque, quand j'étais à Paris, j'habitais chez Thierry Haupais, manager de Marquis de Sade qu'il avait signé sur son label CBH. Encouragé par ses amis, il m'a signé pour un 45t, Cow-Boy, pas très réussi. On a essayé de le faire sortir. En vain. Puis Thierry Haupais est entré chez Virgin. Il m'a proposé à Patrick Zelnik qui s'est montré un peu méfiant car je voulais faire des disques de bossa-nova dans la lignée d'Astrud Gilberto tout en faisant de la pop. Il ne comprenait pas trop. J'ai finalement signé. Virgin voulait que j'aie un producteur anglais. Moi, je préférais Jacno ou Marquis de Sade pour conserver une identité, au-delà des erreurs que l'on pouvait faire. On a finalement enregistré Mythomane au studio d'Auteuil en plein été. Le rêve !

Brassens me faisait peur avec ses moustaches

Pierre et Gilles ont signé la pochette de La Notte, la notte (1984). Pourquoi ce choix avant-gardiste ?

Je connaissais leurs précédentes pochettes, comme celle de *Mathématique moderne*. J'aimais beaucoup leur vision idéale. J'ai le sentiment qu'ils ont photographié un peu de mon âme, de ma naïveté. Ils ont perçu une certaine fraîcheur. Je suis, bien sûr, assez à mon avantage sur cette photo symbole, qui restera dans l'iconographie des années 80 et qui a été très importante pour moi, comme pour eux. Je suis aussi à l'origine de leur rencontre avec Sylvie Vartan. Je la leur ai présentée lors d'une fête chez moi. Ils ont fait de très belles images d'elle. →

A la sortie de cet album, Hervé Guibert t'a consacré une demi-page dans Le Monde.

Oui, c'était très prestigieux, même si j'avais déjà eu un papier élogieux dans Le Monde pour Mythomane, alors que cet album n'a pas marché. Je l'ai rencontré à la terrasse d'un salon de thé où on m'autorisait à traîner toute l'après-midi en ne consommant qu'un café. (Rires.) Je ne savais pas qui il était, et je n'ai fait le lien avec l'auteur que plus tard. Dans son bouquin, il dit de moi que je lui ai fait découvrir une chanson de Françoise, *Et si je m'en vais avant toi*. En fait, c'était simplement lié au fait que je l'ai réenregistrée. J'aimais beaucoup l'album, *L'Éclairage* (1972) sur lequel je sentais Françoise très impliquée, comme aujourd'hui sur *Le Danger* qui pourrait être son grand frère. Comme si l'album orange était devenu rouge...

Comment cette chanson est-elle passée du solo au duo ?

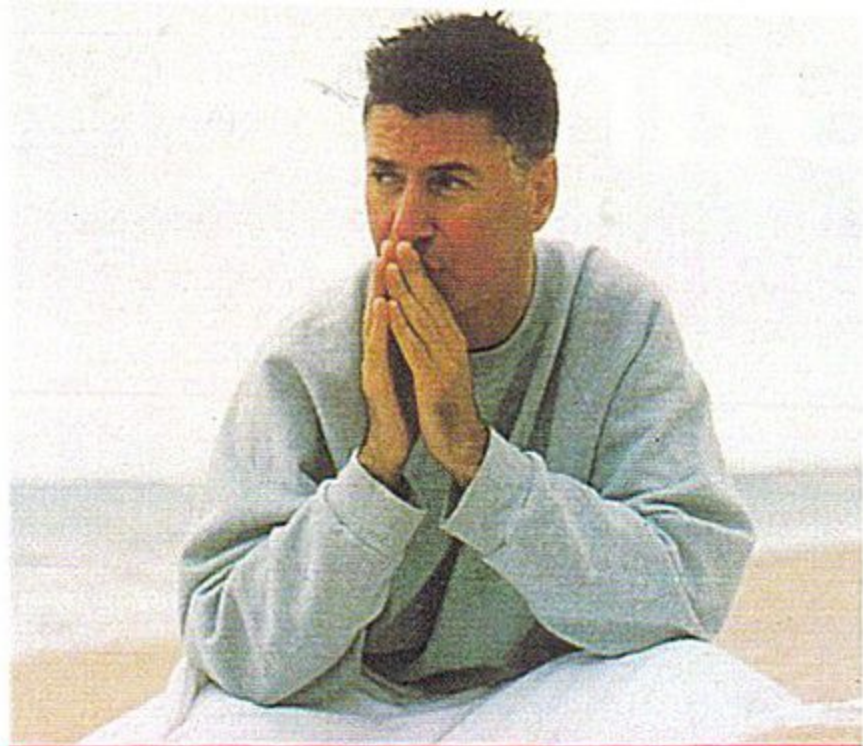
Lors d'une émission sur RMC, j'avais aperçu Françoise dans un studio voisin. Elle venait de se faire couper les cheveux et je la trouvais très belle. Je l'ai attendue pour la saluer mais intimidé, j'ai dû lui broyer la main. Elle avait déjà connaissance de mon nom grâce à Jacno qui la fréquentait un peu. Puis, je lui ai envoyé la cassette de ce titre. Elle m'a laissé un message me disant qu'elle le trouvait très bien. J'ai réécouté ce message que j'ai encore, au moins vingt fois, tant j'étais aux anges. Puis, Alain Weiss a fait un portrait de moi dans *Les Enfants du Rock* pour lequel j'avais des invités : Lio, Elli, Jacno et Françoise. On a décidé de faire ce duo qui reste un moment magique et déterminant.

Avec Jérôme Soligny, tu lui as consacré un livre Superstar et ermite (1986). Pourquoi n'avez jamais travaillé ensemble sur un album entier ?

Il n'en a jamais été question. Je ne sais pas pourquoi. Nous allons bientôt refaire un duo : *So Sad* des Everly Brothers dont j'ai enregistré dernièrement une version solo - restée inédite - et qui est aussi une de ses chansons préférées.

Es-tu à l'origine de son retour à la chanson ?

Oui. Avec Fabrice Nataf, mon ancien manager et directeur de Vogue, qui la voyait beaucoup pour le projet de Malcom Mc Laren (*Paris*), et Anne Clavierie, mon manager, on en avait marre qu'elle ne chante plus. Je la sentais très frustrée par rapport à ses chansons pour les autres. Elle pouvait encore beaucoup écrire, mais se sentait gênée parce qu'elle avait annon-



cé qu'elle arrêta. Je lui disais : "Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? C'est pas grave ! Les gens ont oublié. Tu as changé d'avis. C'est tout. C'est ta vie, après tout !" On a donc organisé un dîner à la Closerie des Lilas pendant lequel on l'a "chauffée". Elle a fini par céder. A partir de ce moment-là, elle a commencé à travailler sur des chansons. Elle ne pouvait pas rester sur *Décalages*. On aurait été sinon privés d'un chef-d'œuvre comme *Dix Heures* en été. On ne peut pas s'arrêter quand on s'appelle Françoise Hardy.

Mourousi m'a embrassé sur la joue en direct

Comment expliques-tu ta fascination pour la nuit, un de tes thèmes favoris depuis *La Nocte, la nocte* ?

Elle est liée à ma passion pour la musique. Je sors beaucoup la nuit pour écouter de la musique fort. C'est dans les boîtes qu'on entend des choses nouvelles. C'est pourquoi ma musique est souvent très empreinte de ce qu'on y entend.

Comment as-tu rencontré Lio qui fait les chœurs sur *Week-End* à Rome ?

Lors d'une émission de radio, grâce à Maneval qui a été d'un soutien énorme pour beaucoup de gens comme les Rita Mitsouko ou Stephan Eicher. Sachant que je l'aimais bien, il a organisé un "pho-

ner" en direct. On s'est promis de se revoir et on a échangé nos téléphones. Je l'ai invitée à boire un chocolat chez Angelina. C'était mignon. (Rires.) C'était une vraie star, l'équivalent de Vanessa Paradis. Elle avait beaucoup de goût et savait s'entourer d'auteurs de qualité comme Duvall. Je pense que les gens sont passés à côté de la profondeur de ses textes à cause de leur emballage pop et léger. Elle vivait alors avec Alain Chamfort qui m'a aussi beaucoup soutenu en m'invitant dans des émissions populaires.

En 1985, tu as reçu le *Bus d'Acier*. Es-tu attaché aux récompenses ?

Pas du tout et d'ailleurs, je ne l'ai eu qu'une semaine après. J'ai fait plein de télés avec cette histoire : le JT de 13 heures avec Mourousi qui m'a embrassé sur la joue en direct, ou Zitrone qui remplaçait au pied levé Jacques Martin. On me remettait à chaque fois ce *Bus d'Acier* et je faisais étonné : "Ah ! merci !" (Rires.)

Tu as été un des premiers Français à introduire le format du maxi-45t avec *Tombé pour la France*...

Oui, parce que j'ai toujours fait des remix de mes singles. Un premier maxi de *Il ne dira pas* était sorti précédemment. J'aimerais racheter toutes les copies parce qu'il a été fait avec des voix témoins. Je suis malade à l'idée qu'il circule et se vende très cher ! *Tombé pour la France*, lui, est sorti pour accompagner

la diffusion des *Enfants du Rock* qui a fait exploser les ventes. Sa version longue a longtemps fait la joie des night-clubbers.

Ce succès commercial explique-t-il le lent décollage de Pop Satori (1986), plus hermétique ?

Peut-être. Quand Virgin a écouté *Pop Satori* après le succès de *Week-End à Rome* et de *Tombé pour la France*, ce fut la consternation générale. C'est un album plus ambitieux et déroutant. C'était mon premier disque avec Arnold Turboust et nos erreurs lui ont donné cette couleur particulière et métissée. En dehors de la presse spécialisée qui l'a encensé, il a été accueilli très tièdement. Puis *Epaule Tattoo* est sorti en single et a fait un tube. Je suis parti en tournée et un phénomène inexplicable s'est produit. Le succès a été tel qu'on a été obligé de changer de salle dans chaque ville. On a commencé à parler de "Dahomania" et on m'a baptisé "Chef de file de la pop française", en m'associant à des gens avec lesquels je n'avais rien à voir comme Niagara. C'était un raccourci journalistique très réducteur et exaspérant pour eux comme pour moi, mais je n'y pouvais rien. C'était une époque très intéressante où la tradition de la chanson française se métissait avec d'autres influences pour donner des chansons populaires et qui avaient du caractère : C'est la ouate. Toi mon toit... Mais il est trop tôt pour les revaloriser.

L'affiche de l'Olympia 86 annonçait : "Etienne emmène Elli à l'Olympia." Ce slogan cachait-il une angoisse d'affronter la scène seul ?

Non, j'aime Elli en tant qu'artiste et femme. Je ne suis pas le Samaritain pour lequel on veut bien me faire passer. J'invite des gens quand j'aime leur travail et que j'en retire moi-même des choses. Ce n'est pas à sens unique. Elli en première partie était un cadeau. Elle avait la pêche et apportait quelque chose de très positif au spectacle. On m'en parle encore... Je n'ai pas assez profité de cette époque euphorique car je commençais à me méfier : on essayait de me faire devenir un jeune homme néo-yéyé avec une bonne tronche qui plaisait aux jeunes filles, ce qui n'était pas moi. J'ai joué d'ailleurs de cette image dans le clip de Philippe Gautier (*Epaule Tattoo*) en jouant les anti-héros du type James Bond. *Duel au soleil* est sorti et a bien marché, mais j'ai senti qu'il fallait arrêter là l'exploitation de l'album.

Avec Paris le Flore, tu as affiché une fascination presque naïve pour Paris...

Je suis un provincial et j'ai des visions "cartes postales" de Paris. D'ailleurs, j'ai toujours écrit sur Paris quand je me trouvais à l'étranger, donc comme un touriste. J'ai les mêmes rapports avec Paris qu'avec une maîtresse avec laquelle on ne peut pas vivre mais dont on ne peut pas se passer. A Londres, je vis dans une garçonnière à mon échelle. A Paris, je suis perdu dans une grande maison dans laquelle je n'arrive pas à m'organiser.

Quel regard portes-tu sur ces premiers albums ?

Je les assume complètement : ils sont sincères et représentent chacun une période de ma vie. Mais avec le recul, certaines chansons me semblent plus que facultatives : *Jack tu n'es pas un ange*, *Laisse tomber les jaloux...* Je continue d'aimer *Week-End à Rome*, *Le Grand Sommeil*, *Promesse. Sortir ce soir*, même si celle-ci a été ratée.

En 1987, tu as tourné deux films : Désordre (Olivier Assayas) et Jeux d'artifices (Virginie Thévenet). Erreur de jeunesse ou carrière d'acteur ratée ?

(Rires.) Ce n'était pas très sérieux. On m'a souvent proposé de faire du cinéma parce qu'on me disait photogénique. Alors j'ai accepté ces films d'auteurs que j'aimais bien. Avec mon image de jeune premier, faire la Joconde dans le film de Virginie m'amusait beaucoup. Curieusement, j'ai reçu beaucoup de lettres de gens choqués. Mais je ne suis pas du tout acteur. Je préfère me concentrer sur la production et la musique.

Après ED Collection (1987), pourquoi n'y a-t-il pas eu d'autre compilation ?

Je commençais à avoir des fans qui collectionnaient mes disques et je trouvais bien qu'ils puissent avoir sur ce *Collection* des faces B et des remix. C'était un disque pour eux. Je l'ai fait retirer des bacs très vite pour qu'il reste confidentiel. Un jour, sans parler d'intégrale, sortiront peut-être toutes les faces B, les duos et quelque quarante inédits.

Pourquoi avoir fait appel à Guy Pellaert, illustrateur des films de Wim Wenders, sur Pour nos vies martiennes (1988) ?

Dominique Leguern, alors directrice marketing chez Virgin, l'avait rencontré et il lui aurait confié que s'il devait travailler avec un Français ce serait moi. J'ai sauté sur l'occasion car *Rock Dreams* était un de mes albums préférés. Il a réalisé cette

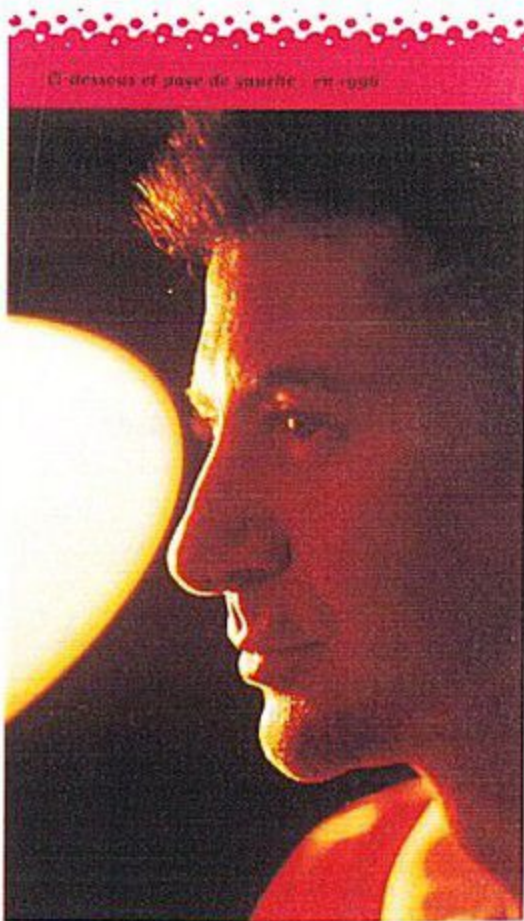
image d'un garçon en perte de sens dans un endroit où on est censé s'amuser.

Pourquoi avoir alors arrêté de travailler avec Turboust ?

Arnold m'avait consacré beaucoup de temps depuis 1982. Il avait envie de chanter et venait de rencontrer le succès avec Adélaïde. Je l'ai encouragé à plutôt travailler sur son premier album solo. Je m'entends idéalement bien avec lui, mais j'aime aussi ne pas reproduire des associations trop évidentes dans mon travail. Je me suis donc retrouvé seul et j'ai formé un groupe pour cet album acoustique. Je sortais d'une longue période de promotion et je n'ai eu que trois mois pour y travailler à Londres. Sur la fin, David Munday, mon clavier, m'a apporté une chanson. Je l'ai écoutée dans le métro. C'était *Heures hindoues*. Je l'ai trouvée si belle que j'étais prêt à la donner à Françoise qui enregistrerait *Décalages* (1988). Avec cet album assez claustrophobe d'un jeune homme qui se cherche, ma face sombre a commencé à prendre le dessus.

A suivi une tournée importante (Le Zénith à Paris, le Marquee Club à Londres). Avais-tu des appréhensions liées à ta voix ?

C'est vrai qu'on a fait de très grandes salles : Fabrice Nataf avait beau- ➔



« Dessous et page de gauche en 1986 »



coup d'ambition pour moi. Il aurait même voulu me faire faire Bercy, mais ça ne me ressemble pas. Avant, j'étais complexé par rapport aux chanteurs à voix. Sur scène, j'éprouvais des difficultés à trouver un juste équilibre entre un mix dynamique et cette voix intimiste pour laquelle les gens m'apprécient. Aujourd'hui, ce n'est plus un handicap, mais presque une marque de fabrique.

Comment expliques-tu que le clip sous la douche extrait du "live" ait choqué ?

Je ne sais pas. C'était une idée de moi. On n'avait pas d'image "live" pour ce play-back. Je trouvais que le bruit de la douche se rapprochait de celui des applaudissements.

En 1990, tu as produit Quand tu es là pour Sylvie Vartan. Partages-tu l'avis de Françoise Hardy qui considère qu'elle n'a jamais été élue ?

Non, il était légitime qu'à un moment où sa vie affective était devenue paisible, elle prenne un peu de recul et profite des siens, même si sa carrière s'en est ressentie. Son dernier album prouve au contraire qu'elle a évolué, progressivement. Avec Arnold, on lui avait écrit *Le premier de nous deux* (1995) que je trouve très réussi et avec lequel elle avait franchi une première étape. Sa maison de disques a préféré le mettre en face B de *Quelqu'un qui m'a ressemblé*. A Sylvie aussi, cette chanson devait paraître trop froide. Elle devenait presque un exercice. Elle a peut-être eu peur de faire tout un album dans ce registre dans lequel elle n'est pas très à l'aise, et vers lequel Arnold et moi l'aurions amenée. Ceci dit, j'ai collaboré avec beaucoup d'artistes. Sylvie

est la plus star et aussi celle avec laquelle c'est le plus simple. Cela peut paraître prétentieux, mais j'ai l'impression qu'en arrivant dans sa vie, je lui ai apporté des choses et qu'elle a commencé à écouter des avis différents, même si elle a un instinct très animal et très sûr. Sylvie et Françoise sont comme deux sœurs que j'aime énormément pour des raisons différentes.

Tu as déclaré dans Les Inrockuptibles : "On m'a toujours cherché des noises par rapport à mes goûts musicaux." Pensaient-ils à elle ? Oui, les gens ne comprenaient pas trop cette association parce que j'ai toujours eu une image "branchée" ou je n'sais quoi...

Paris-ailleurs (1991) co-produit par Edith Tambuena a été enregistré dans des conditions difficiles...

Oui, Edith est une amie et elle m'a été d'un grand soutien. Nous l'avons enregistré à New York avec des musiciens américains. Ils nous ont vus arriver comme des petits Français et ont tout de suite perçu le côté "tiroir-caisse" de l'affaire, sachant que je vendais beaucoup de disques. Malheureusement je suis très déterminé et j'aime trop la musique, pour me laisser faire. Je les ai virés. Cela a créé des drames. Ça m'est égal. C'est pareil avec les amis qui me proposent des chansons. Je ne les accepte que si elles sont bonnes. Pas de copinage !

Pourquoi avoir repris Les Voyages immobiles de Lio (cf. Des fleurs pour un caméléon, produit en 1991 par E. D.) ? Par déception ?

Cet album a été très important pour nous deux : il nous a permis de sortir des années 80. Je l'aime beaucoup même si à l'époque, nous étions restés chacun sur une frustration qui nous a éloignés. J'ai repris *Les Voyages immobiles* parce que j'avais écrit cette chanson très personnelle pour moi à l'origine. Mais j'aime beaucoup, pour sa fragilité, la version de Lio.

Étais-tu conscient d'avoir évolué vers des textes plus hermétiques (Comme un igloo, Des Attractions désastres) ?

J'ai disposé de plus de temps pour écrire les chansons une à une, en essayant de les perfectionner. Paris-ailleurs m'a permis de me dégager de cette image d'icône des années 80, de montrer que j'avais vieilli. Je redémarrais, mais c'est finale-

ment l'album qui a le mieux marché : 600 000 copies en France, sans compter les ventes à l'étranger grâce auxquelles j'ai pu faire des petites salles et exister.

Sa pochette étonnante a-t-elle été acceptée d'emblée chez Virgin ?

Non, ils la trouvaient dangereuse. Au début, je l'ai détestée aussi, comme Sylvie d'ailleurs qui la trouvait affreuse. (Rires.) Je l'ai gardée car mes précédentes pochettes donnaient une image trop fantasmagorique de moi. Là, on voyait les grains de ma peau. L'accès devenait direct.

On te dit timide. Pourtant toutes tes pochettes te montrent en plan serré...

Oui, c'est important de regarder les gens dans les yeux.

Pourquoi avoir accompagné la sortie du disque par un film de Doug Nichol ?

Parce qu'il a fallu beaucoup capitaliser sur l'image pour repérer ce que j'étais devenu, installer l'image d'un homme qui allait vers ses 40 ans. Il existe quasiment un clip pour chaque chanson.

La promotion de cet album a, paraît-il, été très éprouvante...

Oui, car elle a duré deux ans. Il y a eu cinq singles, neuf mois de tournée. Mais



ce surmenage et ses conséquences noires ont finalement été bénéfiques. J'ai pu prendre du recul et faire un break. De faible durée, car entre-temps, j'ai fait un duo avec Dutronc, co-produit les albums de Jacno, de Brigitte Fontaine, écrit pour Sylvie, Turboust, Guesch Patti et conçu une compilation d'Elli et Jacno.

As-tu rencontré des difficultés pour monter le projet Urgence (1992) ?

A la base, ce devait être un album de reprises de Gainsbourg, *Mon Amour Baiser*,

du titre d'une chanson de Jane. Cela a posé des difficultés. On s'en est tenu au principe de faire des chansons acoustiques, mais les gens étaient très réticents à cause de l'image du sida. Je m'étais mis en tête d'aller voir des têtes d'affiche pour en faire un projet populaire. J'ai d'abord appelé Bruel qui a immédiatement accepté. Son accord a alors rendu le projet crédible. Quand les autres artistes ont vu la liste s'allonger, ils se sont sentis rassurés et certains se sont présentés spontanément. J'ai choisi Virgin parce qu'on me garantissait la transparence des comptes. C'est un très beau disque, mais je n'aime ni son titre, ni sa pochette, trop noirs. On n'amène pas les gens à une cause en leur foutant la trouille. On a cependant pu verser 13 millions de francs à l'Institut Pasteur; c'est une énorme victoire pour moi.

Avoir 40 ans ne m'a rien fait

Comment est née l'idée de l'associer au groupe Saint Etienne en 1995 ?

J'étais allé les voir à l'Arapaho à Paris. Je les aimais depuis leurs débuts. Ils avaient fait une reprise de Neil Young, *Only Love Can Break Your Heart*. Après le concert, on m'a dit que Bob Stanley voulait me rencontrer. Il est fan de Françoise Hardy et pensait que j'étais son biographe. On a échangé nos téléphones et quelques semaines après, il m'a envoyé une rythmique. J'ai écrit une mélodie et un texte, *Le Baiser français*, dessus. Il a beaucoup aimé. Puis je suis parti à Londres pour travailler sur mon album, sans être capable d'en préciser le climat général. J'ai donc voulu cette association Saint Etienne Daho comme une récréation. Elle constituait un marche-pied vers Eden. Avec eux, je me suis libéré et oxygéné. Comme une rumeur circulait alors sur moi et que je ne savais pas dealer avec, j'ai pensé y répondre par l'ironie en appelant le disque *Résurrection*. J'ai peut-être eu tort, mais j'étais tellement dépassé...

Te poursuit-elle encore ?

Les choses s'étaient déjà calmées pendant la promo de ce disque. On pouvait voir que j'étais vivant alors que beaucoup de gens étaient allés à mon enterrement. D'autres connaissaient des médecins qui m'avaient soigné. J'en ai pris conscience en rentrant en France. J'ai été obligé de partir tellement c'était terrible. J'en ai été très tourmenté, parce que j'y ai d'abord vu de la malveillance. J'ai appris par la suite qu'un sosie habitant dans l'immeuble de mes parents à Rennes avait

été hospitalisé, en phase terminale du sida. Je me suis dit que les complications générées par cette rumeur dans ma vie et celle de mon entourage ne sont rien, comparées à la souffrance de ce garçon et à la douleur de ses parents. J'en parle aujourd'hui, mais c'est la dernière fois, par respect pour eux.

As-tu été déçu par l'échec de ce disque ?

Honnêtement, je pensais que ça allait cartonner. J'aimais beaucoup *Jungle Pulse*, la pochette de Pierre et Gilles. L'ensemble était cohérent. Je n'ai pas compris cet échec peut-être lié au texte de Brigitte Fontaine qui écrit de façon plus imagée, moins émotionnelle. Entre la rumeur, le groupe et ce texte parlé, les gens ne s'y sont pas retrouvés. Ceci dit, en Angleterre je suis passé dans *Top Of The Pop*, dans le même programme que Bowie, Oasis et Everything But The Girl avec *He's On The Phone*, la reprise de *Week-End à Rome* qui a été N° 2. Pour un Français, c'était énorme. C'est presque devenu un titre culte qui figure sur plein de compilations. Ce succès m'a aussi aidé à travailler avec certaines personnes sur Eden et la presse que j'ai obtenue me permet de sortir Eden en version anglaise en février.

La pochette de ce dernier album est aussi lumineuse que la précédente était sombre...

Oui. J'avais envie d'une photo de moi sortant de l'eau, très directe et très simple. Elle a été prise en Bretagne.

Pourquoi avoir renoué avec Turboust ?

On avait dernièrement co-produit les chansons pour Brigitte Fontaine et Sylvie Vartan et *Mon manège à moi* pour le disque *Ma grand-mère est une rockeuse*, une compil de reprises de Piaf et de Fréhel montée par François des Garçons Bouchers. Cette chanson a beaucoup plu et a été mon premier N° 1. J'ai donc eu envie de retravailler avec Arnold. On s'est retrouvés, comme à la belle époque, enfermés pendant presque un an pour faire cet album.

C'est aussi les retrouvailles avec Elli (Me manquer)...

Nicolas Dembling des Comateens m'a fait le cadeau de *Soudain* et de *Miss You*. J'avais du mal à trouver un refrain français autre que "Monsieur, monsieur bébé"... (Rires.) Elli a écrit le refrain en anglais, j'ai fait les couplets. J'avais très à cœur d'avoir des gens que j'aime sur ce disque, comme Lyn Bird des Comateens, Sarah Cracknell de Saint Etienne.

Tes textes sont devenus plus allégés, moins structurés. Est-ce pour cela qu'ils ne figurent pas sur le livret ?

Non, je voulais un livret qui parle de lui-même grâce aux photos. Je souhaitais exprimer la joie par le sourire sur ces photos qui parlent mieux de l'album que les textes, parfois assez épais, comme *Rendez-vous au jardin des plaisirs*, *L'Enfer enfin*, qui évoquent des lois universelles sur l'amour, la religion, la culpabilité...

Libération a qualifié Eden d'album d'easy listening...

Je pense que c'est uniquement lié à la présence des Swingle Singers qui ont fait tous les chœurs, et d'Astrud Gilberto, que j'ai voulue sur *Les Bords de Seine*. Elle incarne la voix estivale par excellence et *The Girl From Ipanema* pour la vie. Il existe une version anglaise de ce titre qu'on a mis des mois à finaliser. Il reste d'ailleurs une dizaine d'inédits, supprimés pour éviter d'avoir un album trop long sur un tempo trop médium, et conserver une cohérence rythmique à l'ensemble.

Comment passe-t-on le cap des 40 ans quand on a représenté une certaine jeunesse branchée et moderne ?

Bien. Pour preuve, je n'ai pas teint mes cheveux blancs. Je suis davantage préoccupé par l'idée qu'un jour, je puisse ne plus être inspiré, ne plus avoir de curiosité. Cela me fait plus peur que d'avoir moins de vitalité et de ne plus pouvoir passer quatre nuits blanches d'affilée comme avant. L'image d'Etienne Daho mûrissant est en train de s'installer, je crois. Avoir 40 ans ne m'a rien fait. Ce jour-là, j'ai même écrit la chanson Eden. (Rires.)

Propos recueillis les 27 novembre et 5 décembre 1996.



Ci-dessus : 1973-1985 avec Françoise Hardy

Page de gauche : 1975-1985

En 1986 avec son fils et avec et Charlotte Gainsbourg

Photos : Ronald Christie / Vidéo X D R - Collection Etienne Daho C.D.R. / Photothèque France, Jean Louis Baudouin